

## Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première :

### Groupe 1 : Pourquoi les armées se sont-elles enlisées ? Pourquoi ne sont-elles pas parvenues à débloquer la situation avant 1918 ?

Chacun de vous a travaillé sur un témoignage : Jean Galtier-Boissière, Paul Clerfeuille et Joseph Bousquet, par leurs écrits, permettent de comprendre l'enlèvement des armées à l'ouest et l'impasse tactique dans laquelle se trouvent les états-majors.

Vous disposerez de dix minutes, durant le cours, pour répondre à ces deux questions : pourquoi les armées se sont-elles enlisées ? Pourquoi ne sont-elles pas parvenues à débloquer la situation avant 1918 ?

Pour vous aider à bâtir votre intervention, répondez à ces trois questions :

- 1) Comment expliquer la fixation du front à l'ouest ? (Appuyez-vous sur le témoignage du combattant sur lequel vous avez travaillé et sur ceux qui sont associés aux cartes de l'évolution du front à l'ouest.)
- 2) Doc. 1 : quels sont les moyens tactiques successivement déployés par l'état-major français pour tenter de percer le front ?
- 3) La recherche des moyens pour débloquer la situation comporte trois grandes phases (voir le document 1). Tentez d'expliquer, en vous appuyant sur les témoignages, pourquoi les deux premières n'ont pas permis de débloquer la situation.

#### Ressources à votre disposition :

- Vous pouvez utiliser dans le « *Petit lexique à l'usage des élèves* » les mots « artillerie », « attaquer », « infanterie », « mitrailleuses », « tranchées ».
- Consultez les cartes de l'évolution des fronts à l'ouest. En cliquant sur certains points du front (pour les quatre premières cartes), vous pouvez avoir accès à des témoignages de combattants. Vous en connaissez certains (Clerfeuille, Galtier-Boissière ou Bousquet). D'autres sont tout aussi intéressants.
- Cette analyse, par un historien, du processus de mutation de l'armée française de 1914 à 1918 :

#### L'évolution tactique de l'armée française face à une guerre au visage inattendu.

« De 1914 à 1918, l'évolution de l'armée française a été importante [...]

En 1914 toute l'armée est orientée vers l'offensive [...], une offensive qui doit être poussée avec la dernière énergie, voire avec brutalité. Il faut vaincre par le choc : c'est la guerre éclair dont la durée ne saurait excéder quelques semaines. [...]

Son artillerie lourde reste limitée [...].

Les stocks d'obus sont également révélateurs : [... à titre d'exemple, ...] dans la seule journée du 26 septembre 1918 en Champagne seront tirés 1 375 000 obus, soit le quart des stocks prévus pour le [canon] 75 en 1914. [...]

Or, dès la fin de la guerre de mouvement commence une guerre de siège à laquelle on se résigne aussi difficilement qu'on s'y adapte. Les lignes de tranchées se multiplient et gagnent en profondeur rendant la progression de l'assaillant de plus en plus coûteuse et incertaine. [...] Peu à peu se crée ainsi une sorte de croûte fortifiée : pour la vaincre, il faut une force de pénétration suffisante, et assez puissante pour que la brèche, si elle venait à s'ouvrir ne se referme pas aussitôt sous l'effet de contre-attaques latérales ou de contre-offensives de front. Cette force, comment la constituer ? Où la prendre ? Trois phases ont marqué cette recherche.

Ce fut d'abord l'infanterie qui tenta de forcer la décision au prix de vains massacres. Il devint vite

évident que sa force de pénétration était insuffisante. L'artillerie prit le relais en utilisant sa force d'écrasement. Le perfectionnement et le renforcement du système de tranchées et des abris bétonnés exigèrent des canons adaptés qui furent longs à entrer en action, les possibilités de fabrication n'étant pas illimitées. Enfin dans une troisième phase, la force de rupture et la surprise que permettaient difficilement les longues préparations d'artillerie furent demandées aux chars et aux avions. [...]

[L'auteur reprend chaque phase, à commencer par la première :] Le massacre de l'infanterie s'explique naturellement par le fait qu'on a d'abord cherché à retrouver le mouvement par les éléments du mouvement dont on disposait encore. Mais que pouvaient les plus courageux contre des réseaux de fils de fer barbelés dont certains atteignaient 50 mètres de largeur ? [...]

[Dans la deuxième phase,] l'évolution d'ensemble est dominée par le développement de l'artillerie lourde : dès le début de 1915 Joffre a opté pour le [canon] 155 court à tir rapide afin de détruire les tranchées et à l'été 1917, devant la multiplication des abris bétonnés, Pétain choisit de donner la priorité [aux pièces plus lourdes :] aux 220 et aux 280. [...]

C'est donc une armée dotée d'une puissance de feu inimaginable au début des opérations qui achève la Grande Guerre. [...]

Mais les limites de l'artillerie sont évidentes : seule, elle n'eût pas recréée aussi nettement le mouvement. Celui-ci a été favorisé par l'apparition des armes nouvelles que sont les chars et les avions. »

G. Pedroncini (dir.), *De 1871 à 1914*,  
in *Histoire militaire de la France* de Corvisier André (dir.),  
Paris, PUF, 1992, tome 3, pp. 164-176.

## Groupe 2 : Quelles souffrances pour quels soldats ?

Chacun de vous a travaillé sur un témoignage : Hans Carossa, Ernest Tucoo-Chala et Paul Lintier témoignent tous des souffrances endurées par les combattants. Mais ils témoignent également de la différence de situation qui peut exister entre les combattants selon leur secteur, leur arme ou leur grade.

Vous disposerez de dix minutes, durant le cours, pour répondre à cette question : quelles souffrances pour quels combattants ?

Pour vous aider à bâtir votre intervention, répondez à ces deux questions :

- D'après les témoignages que vous avez étudié, quelles souffrances évoquent les combattants ?  
Conseil : commencez par regrouper les apports des trois témoignages sur lesquels vous avez travaillé (points communs, différences). Demandez-vous ensuite qui est responsable de ces souffrances : l'ennemi ? les autorités militaires ? les aléas naturels ? etc.

2) Montrez qu'il existe de profondes différences en fonction du secteur, de l'arme ou du grade.  
Procédez comme pour la question précédente (appuyez-vous sur ce que vous connaissez déjà) et demandez-vous, pour chacun des témoignages ci-dessous, en quoi ils montrent l'extrême disparité des situations sur le front.

### Ressources :

« Petit lexique de la Grande Guerre à l'usage des élèves » : arme, tranchées, infanterie, artillerie, morts.

### Quelques extraits de témoignages de combattants :

Marcel Papillon, simple fantassin a assisté à l'enlèvement du front : les armées fortifient leurs positions et les tranchées apparaissent. Le 25 septembre 1914, Marcel vient de participer à un assaut meurtrier contre des tranchées allemandes dissimulées au ras du sol. Cet assaut est repoussé dans la panique sous un feu d'artillerie et de mitrailleuses. Il écrit à ses parents : « Je viens encore de passer au travers une fois. Je croyais bien ne jamais vous revoir. Le régiment a beaucoup souffert pendant deux jours. Quelles tristes journées ! Nous n'avons presque plus d'officier, le 1/3 du régiment (plutôt la 1/2) manque à l'appel. Tous morts ou blessés. [...] Pauvre infanterie, c'est un carnage. Les autres armes n'ont presque pas de pertes. Les Allemands ont reculé, mais à quel prix ! [...] Pour Lucien, quoi de neuf ? Qu'il s'évite d'aller dans l'infanterie, car ce n'est pas encourageant. »

Il écrit le 25 janvier 1915 à ses parents, à propos d'une connaissance qui a obtenu un poste d'infirmier : « tant mieux pour lui. Mais le maniement du fusil et un peu de vie dans les tranchées lui auraient appris à vivre. Il passera la guerre à faire la bombe, tandis que nous autres, depuis déjà 6 mois de souffrance, n'apercevons pas encore la fin de nos peines. »

André Kahn, justement, obtient ce poste. Le 16 mars 1915, il change de fonction : de brancardier, il passe infirmier. Il raconte ce changement dans une lettre : « J'ai débuté [...] dans mes fonctions d'infirmier. Ma foi notre rôle n'est point méprisable. Nous soulageons bien des souffrances ! Certes nous risquons beaucoup moins notre peau qu'un simple pioupiou [fantassin] ou même un brancardier. Il faut qu'un obus tombe en plein sur notre poste de secours pour qu'il nous atteigne... et un tel accident est assez rare. Nous sommes à l'abri des balles. »

Henri Bénard est commandant. Le 26 octobre 1914, dans une lettre, il fait part de ses conditions de vie : « j'ai repris la vie de tranchée ; ou plutôt mes hommes ont repris cette vie, car j'ai le bonheur

d'avoir une maison en ruines dans laquelle nous faisons notre cuisine et dans la cave de laquelle nous nous abritons quand les grosses marmites tombent. »

### Groupe 3 : Comment les civils sont-ils touchés par le conflit ?

Chacun de vous a travaillé sur un témoignage de non-combattant : Louis Cros, Berthe Cros, Juliette Eychenne, David Hirsch, Maria Degrutère et Marie Escholier ont tous rapporté dans leur récit le bouleversement que la guerre avait provoqué chez les civils.

Vous disposerez de dix minutes, durant le cours, pour répondre à cette question : comment les civils sont-ils touchés par le conflit ?

Pour vous aider à bâtir votre intervention, répondez à ces trois questions :

- Quelle(s) influence(s) les événements du front ont-ils à l'arrière ?
- Quelles difficultés matérielles a entraînées la guerre ?
- D'après la lettre ci-jointe, quelles sont les conséquences du blocus pour la population allemande entre 1914 et 1918 ?

*Conseil : commencez par regrouper les apports des témoignages sur lesquels vous avez travaillé (points communs, différences). Puis appuyez-vous sur les extraits de témoignages qui vous sont fournis.*

#### **Ressources :**

- « **Petit lexique de la Grande Guerre à l'usage des élèves** » : arrière, morts, mutineries, occupation, pays.
- **Lettre d'une Allemande, datant du 23 novembre 1916, adressée à un prisonnier de guerre allemand interné dans le Puy-de-Dôme, et saisie par les services de l'armée.**

« Mon cher mari,

Je joins quelques lignes à ce paquet pour te dire comment nous allons ici, tu ne peux t'en faire un tableau, si la guerre dure encore, nous périrons tous. Tout est rationné, on donne une demie-livre de pain, 60 grammes de beurre et un oeuf, 200 grammes de sucre par semaine, 50 grammes de savon par mois, une livre de pomme de terre par jour, et sans permis les commerçants n'osent rien vendre, aussi tu peux te faire une idée de ce qui se passe en Allemagne, imagine toi l'existence de ceux qui ont beaucoup d'enfants et que ces pauvres ne reçoivent pas assez à manger. [...]

Nos ennemis ne manquent de rien, surtout les Anglais qui veulent nous faire mourir de faim. Dans les grandes villes, la misère est la plus grande, car à la campagne on trouve encore des légumes qui se payent très cher dans les villes. [...] »

Cité dans le *Manuel d'histoire franco-allemand*. Première L/ES/S,  
Paris, Nathan/Klett, 2008, p. 204.

#### **Groupe 4 : Quelle(s) image(s) donne-t-on à voir des combats et du quotidien des combattants de la Grande Guerre durant le conflit ?**

*Chacun de vous a travaillé sur un sujet : le discours de guerre dans les journaux, la censure de la presse, le Contrôle postal et Jean de Pierrefeu, rédacteur du communiqué officiel français.*

*Vous disposerez de dix minutes, durant le cours, pour répondre à cette question : Quelle(s) image(s) donne-t-on à voir du quotidien des soldats et des combats de la Grande Guerre ?*

*Pour vous aider à bâtir votre intervention, répondez à ces questions :*

- Complétez le tableau ci-dessous en vous appuyant sur le travail individuel que chacun de vous a réalisé.

Deux grandes sources d'informations sur la guerre	Les journaux	Les lettres de combattants
Quels filtres pèsent sur l'information ?		
Quel est le but de ce contrôle de l'information ?		

- Comment les informations sur le front sont-elles perçues par les combattants et les non-combattants ?

*Appuyez-vous sur les extraits de témoignages qui vous sont fournis.*

#### **Ressources :**

**« Petit lexique de la Grande Guerre à l'usage des élèves » : atrocités, bourrage de crânes, Canard Enchaîné, censure, communiqué officiel, courrier, patriotisme.**

#### **Quelques extraits de témoignages de civils ou de combattants :**

*Marie Escholier est dans l'Ariège pendant la guerre. Elle et ses enfants attendent le retour de son mari, parti au front. Au début du mois de septembre 1914, elle note dans son journal : « Les communiqués officiels ont l'air de galéjades et le reste du journal affecte une gaîté qui ne trompe personne et qui est bête et triste à pleurer, on aimerait mieux les plus désolantes vérités ; d'ailleurs les événements sont à eux seuls assez éloquents. Ils sont à trente ou quarante kilomètres de Paris. »*

*Le 6 septembre 1914 : « Je rentre vite après la messe sans même lire les journaux dont les fanfaronnades imbéciles me font mal au coeur. »*

*Le 30 novembre 1914 : « Je ne lis plus régulièrement les journaux maintenant tellement celui de la veille est semblable à celui du lendemain. »*

*Marcel Papillon est un fantassin qui écrit tout au long de la guerre à sa famille. Le 25 décembre 1915, dans une lettre adressée à ses parents, il note : « les belles péroraisons et les fameux articles de journaux, c'est beau à lire au coin du feu, mais ça ne remplit pas le ventre de ceux qui se morfondent depuis 17 mois dans la tranchée. Triste année qui va se terminer. Quel sera l'avenir ? Les souhaits de bonne année n'existent plus, ce qu'il nous faut, c'est la fin de ce massacre. »*

*Dominique Richert est un soldat allemand. Voici ce qu'il écrit en 1918, de retour sur le front ouest : « J'avais lu un jour que nos soldats mouraient pour la patrie le sourire aux lèvres. Quel mensonge*

impudent ! A qui viendrait l'envie de sourire face à une mort si atroce ? Tous ceux qui inventent ou écrivent des choses pareilles, il faudrait tout simplement les envoyer en première ligne. Là ils verraient vite quelles balivernes ils ont lancées en pâture au public. »

*Victorin Bès est un fantassin originaire de Castres. Dans son carnet de guerre, il écrit le 9 novembre 1915 peu après une attaque éprouvante : « soyez fier de nous, vous tous de l'arrière qui lisez le communiqué : le moral des poilus est admirable, ils meurent le sourire aux lèvres, ils ne crient pas maman en murant les entrailles broyées, mais hurlent : Vive la France ! Ah, crapules de journalistes qui entretenez ainsi le moral de l'arrière, venez donc vivre une heure seulement au moment où se « radinent » les crapouillots, torpilles, etc. [...] N'allez pas, ainsi que vous le faites, jusqu'aux batteries seulement, mais approchez-vous un peu plus de nous, de nous fantassins des tranchées, pauvres petits soldats qu'on immole sur les autels de nos monstrueuses patries. Notre mère, la Patrie qui nous fait tuer ? Allons donc ! Ma Mère, c'est ma maman qui pleure et tremble chaque nuit sur mon sort. Ma patrie, c'est ce que j'ai de plus cher au monde et qui m'aime, c'est maman, c'est papa. »*

*En janvier 1916, Victorin Bès peut partir en permission à Castres. Après des retrouvailles joyeuses et intenses, la famille proche arrive en visite : « Oncle Henri écoute, m'interroge, discute, approuve ou contredit car il ne peut penser comme un soldat du front. Il subit l'enveloppement des idées officielles émises par les journaux. Je le sens hésitant, troublé. »*

## Groupe 5 : Comment les combattants peuvent-ils échapper à la violence de guerre ?

*Chacun de vous a travaillé sur un témoignage : Lucien Papillon, Dominique Richert et André Kahn témoignent tous des souffrances endurées par les combattants. Mais ils témoignent également de la manière d'y échapper.*

*Vous disposerez de dix minutes, durant le cours, pour répondre à cette question : Comment les combattants peuvent-ils échapper à la violence de guerre ?*

*Pour vous aider à bâtir votre intervention, répondez à ces trois questions :*

- Quelles sont les stratégies d'évitement déployées par les combattants pour se soustraire à la violence de la guerre ?
- 4) Quelles sont les stratégies d'évitement les plus difficiles à mettre en oeuvre ? Justifiez votre réponse.
- 5) Dans le témoignage de Carossa (voir ci-dessous), comment expliquer que la stratégie d'évitement mise en place par ce combattant pour échapper à la violence du front – se faire porter malade – soit si mal vue par ses camarades ? Pourquoi est-ce une bonne illustration de l'ambivalence des sentiments à l'égard de l'embusqué ?

*Conseil : commencez par regrouper les apports des trois témoignages sur lesquels vous avez travaillé (points communs, différences). Puis appuyez-vous sur les extraits de témoignages qui vous sont fournis.*

### **Ressources :**

**« Petit lexique de la Grande Guerre à l'usage des élèves » : arme, blessure, embusqué, fusillé, permission.**

### **Quelques extraits de témoignages de combattants :**

*Ernest Tucoo-Chala, un artilleur, le 1<sup>er</sup> septembre 1916, écrit dans son carnet : « Avec Mimi nous avons convenu de nous marier le plus tôt possible. Si je dois y rester, eh bien! Au moins nous aurons été mari et femme. C'est la mort de Jean qui me pousse à cette folie et puis cela me permettra d'obtenir une permission supplémentaire, que cela fasse plaisir ou non au capitaine. » Puis le 15 octobre 1916 : « Maman trouve que c'est folie de notre part, se marier pour avoir une permission... Eh bien! Moi, j'estime que ça vaut le coup! Si j'ai le malheur d'y rester, elle touchera une pension de veuve et puis et puis nous aurons été mari et femme et c'est tout ce que nous espérons, désirons de tout notre coeur tous les deux »*

*Le 2 octobre 1917, il écrit : « Ça y est, le sort en est jeté, j'ai posé ma candidature et je suis volontaire pour l'Orient ; au moins là il n'y aura pas de gaz et puis, il y a dix jours de permission à la clef » Le 6 novembre 1917, il obtient la réponse : « Bravo! C'est gagné! Je pars le 10 novembre avec une perme de 10 jours pour Pau. C'est sans regret que je quitte ce damné front et vive les permes! » Commence alors une nouvelle période pour lui. Avant de partir en Orient, fin 1917, début 1918, il fait tout pour rester « planqué » au dépôt.*

*Marcel Papillon est fantassin. Le 24 septembre 1915, dans une lettre à ses parents, il écrit : « Vous me demandez quel filon j'ai, c'est bien simple : je suis dans la tranchée avec les copains. Seulement, je suis tantôt près du capitaine, tantôt au téléphone pour transmettre les ordres. Et au lieu de rester dans les tranchées à me faire geler la nuit et le jour, je suis dans une solide cabane et j'ai l'avantage de pouvoir dormir une partie de la nuit. »*

*Hans Carossa est un médecin allemand. Mobilisé dans l'armée allemande, il est envoyé sur le front roumain. Il note dans son journal, le 12 décembre 1916 : « En haut, pendant une courte halte sur un large champ de neige, un fantassin se fit porter malade, – une des recrues qui nous ont rejoints à Palanka. Pendant qu'il s'approche il doit essuyer les mots cruels des gens de sa section ; l'un d'eux fait mine de lui barrer la route et ne recule que sur mon ordre.*

*“J'ai attendu vingt-huit mois une permission”, s'écrie le vieux Lutz. - Je suis devenu gris et tordu à la guerre et toi tu veux te sauver dès le deuxième jour, poule mouillée ! ” Un autre raille : “Tiens bon, camarade, tiens bon.”*

*Le jeune homme, une petite figure d'enfant gâté sous un casque d'acier bien trop grand, explique, en pleurant presque, qu'il est engagé volontaire pour le front et qu'il reviendra aussitôt qu'il sera guéri mais qu'il n'en peut vraiment plus. On se moque de lui. Son souffle précipité lance une vapeur blanche dans le froid et ses yeux luisent de fièvre ; mais à cela les autres ne prennent plus garde. Exaspérés par la fatigue et leur destinée incertaine, ils haïssent comme un damné celui qui cherche à fuir l'enfer commun. »*

*Victorin Bès est un fantassin originaire de Castres : A son retour de permission, le 19 janvier 1916, il note l'impression que lui a fait la ville de Castres : « Vie très animée en ville. Les usines travaillent à plein rendement. Toutes les fonderies travaillent à fabriquer des obus et des torpilles. Que n'ai-je appris le métier de papa et je laisserai faire la guerre aux autres » Son père était serrurier-mécanicien dans une usine textile. Les « affectés spéciaux », mobilisés dans les usines pour les besoins de la production sont des ouvriers qualifiés. Ils sont loin des dangers du front.*

*La suite de son carnet est tout aussi éloquente sur son désir d'échapper à la violence du front : 20 avril 1916 : « violent bombardement ce matin à 4 heures sur ma compagnie, 25 tués en une heure ! [...] Décidément, les Boches en veulent à ma tête : un éclat a fendu le rebord de mon casque [...] Puisque nous avons un moment d'accalmie, je vais en profiter pour noter « un coup noir de cafard » qui m'avait pris cette nuit avant le bombardement. Nous avons du froid et de la neige ; quelques évacués pour pieds gelés. De les voir partir ces jours derniers vers l'arrière, la mine réjouie malgré la gravité de leur mal, d'entendre leur dire ou de leur avoir moi-même dit : « veinard, t'as le filon ! » [...], cela m'avait donné un noir cafard. » Victorin Bès prend alors une décision : « demain, j'aurais les pieds gelés » Il passe à l'acte : il réussit à tromper la vigilance de ses camarades, trempe son pied droit dans l'eau glacé. Mais après un long moment, « la douleur se fait atroce, ma volonté faiblit, je souffre trop [...] je me dis, zut ! Je me rechauffe. « Merde, merde et mille fois merde. Tant pis, je crèverai d'un obus ou d'une balle, mais je n'ai pas le courage de me faire geler le pied » »*

*1er novembre 1916 : à l'hôpital après avoir subi une très forte commotion, Bès, rétabli, tente de retarder l'échéance de son renvoi au front : « cette fois, je suis vidé de l'hôpital. J'ai 15 jours de convalescence puis il faudra partir. Mais je m'aperçois qu'on peut « se débrouiller ». « Système D » que je continuerai à mettre en pratique. Non par des mutilations [...] Non, la santé d'abord. Il vaut mieux « courir sa chance » [...] Je ne laisserai pas passer les occasions de me faufiler entre les mailles du filet » Il apprend effectivement le 21 décembre 1916 qu'on peut être volontaire pour le front d'Orient. Cela lui paraît moins dangereux que le front français. Et puis un long voyage pour y aller, ça ferait gagner du temps.*

*Joseph Bousquet est fantassin. Il témoigne du traitement réservé à un déserteur, le 11 novembre 1914 : « aujourd'hui je viens d'assister à un triste spectacle : un déserteur vient d'être fusillé, c'est bien malheureux de voir de telles choses, les douez balles l'ont percé de part en part. Il est mort sur le coup. Les brancardiers de la 11e nous le portons au cimetière. Triste besogne. »*

## Groupe 6 : Qu'est-ce qu'être officier pendant la Grande Guerre ?

*Chacun de vous a travaillé sur un témoignage : Henri Bénard, Paul Tuffrau et Léopold Noé témoignent tous des rapports complexes qui se nouent entre un officier de troupe et ses hommes.*

*Vous disposerez de dix minutes, durant le cours, pour répondre à cette question : qu'est-ce qu'être officier pendant la Grande Guerre ?*

*Pour vous aider à bâtir votre intervention, répondez à ces trois questions :*

- D'après les témoignages de combattants sur lesquels vous avez travaillé, quel sont le(s) rôle(s) de l'officier de troupe ?
- Disposent-ils à l'égard de leur hiérarchie d'une relative liberté ?
- Qu'est ce qu'un « bon » et un « mauvais » chef selon les combattants ?

*Conseil : commencez par regrouper les apports des trois témoignages sur lesquels vous avez travaillé (points communs, différences). Puis appuyez-vous sur les extraits de témoignages qui vous sont fournis.*

### **Ressources :**

**« Petit lexique de la Grande Guerre à l'usage des élèves » : officiers, fusillés.**

**Quelques extraits du témoignage de Dominique Richert, combattant allemand :**

*Dominique Richert est un simple soldat allemand au début de la guerre. Le 21 août 1914, vers la frontière franco-allemande, les Français attaquent et sont repoussés ; s'ensuit une contre-attaque allemande : « Un sifflement se fit soudain entendre de l'arrière, boum ! Une grosse mine explosa au-dessus de nous. D'autres suivirent. Plusieurs hommes s'effondrèrent, foudroyés. [...] c'était notre propre artillerie qui nous tirait dessus, et c'était particulièrement révoltant. Le lieutenant Vogel criait : En avant ! Comme quelques soldats tergiversaient, il en abattit quatre sans hésiter ; deux furent tués, deux blessés. »*

*Devenu sous-officier, il reçoit, en mai 1918, une mission très périlleuse qui risque de mettre en danger, lui et ses hommes : ils doivent parcourir une longue distance à découvert, jusqu'aux premières lignes, tirer 1500 coups de mitrailleuses sur les lignes anglaises, et rentrer. Sentant ses hommes terrorisés de l'absurdité de cet ordre, Richert rassure ses hommes en chuchotant. Puis, ostensiblement – pour que le lieutenant entende bien – il leur ordonne de se préparer. « On grimpa hors du trou pour gagner tout simplement le trou voisin situé à quatre mètres. [...] On sortit alors les mille cinq cent balles de leurs étuis pour les jeter dans un trou d'obus que l'on referma. Puis je noircis avec une bougie la bouche du canon de la mitrailleuse, si bien qu'il semblait avoir tiré. » Ils attendent trois heures et reviennent dans la tranchée « en haletant, comme si on avait couru jusqu'à en être demi-mort ». La mission a été accomplie aux yeux du lieutenant, rassuré de les voir tous revenir. « Le pauvre, s'il avait su ! Mes hommes m'avaient toujours été fidèlement dévoués, mais j'eus encore plus la côte à partir de ce moment. »*

*En juillet 1918, sur le front lorrain, il rencontre un jeune adjudant, frappé par sa désinvolture et le peu de cas que Richert semble faire de la discipline. Le nouvel arrivé le fait remarquer : « il me semble qu'il y a peu de discipline ici. » Richert lui répond simplement : « Ce n'est pas nécessaire. A la compagnie, on a entre nous des relations aussi amicales que possible, à quelques exceptions près. A mon avis, il n'est pas nécessaire de faire sentir aux subordonnés sa supériorité. [...] dans certaines circonstances, votre vie peut en dépendre ! [...] Admettons qu'un*

jour, au cours d'un affrontement, explique Richert à son supérieur, vous soyez gravement blessé et que vous restiez au sol. Si vous êtes aimé, vos subordonnés ne vous abandonneront certainement pas sur place. Mais si vous êtes détesté, personne ne prendra le risque de vous sauver, et finalement vous aurez une mort misérable »

## **Groupe 7 : Montrez que les relations des combattants à l'ennemi sont complexes.**

*Chacun de vous a travaillé sur un témoignage : Marcel Papillon, Hans Rodewald et Victorin Bès témoignent tous trois des rapports complexes qui se nouent entre les combattants et l'ennemi.*

*Vous disposerez de dix minutes, durant le cours, pour montrer que les relations des combattants à l'ennemi sont complexes.*

*Pour vous aider à bâtir votre intervention, répondez à ces trois questions :*

- Quelle(s) attitude(s) les combattants adoptent-ils à l'égard des prisonniers ?
- En quoi consistent les ententes tacites ? Comment se mettent-elles en place ? Comment se terminent-elles ?
- Montrez que les sentiments à l'égard de l'ennemi sont complexes et parfois contradictoires.

*Conseil : commencez par regrouper les apports des trois témoignages sur lesquels vous avez travaillé (points communs, différences). Puis appuyez-vous sur les extraits de témoignages qui vous sont fournis.*

### **Ressources :**

**« Petit lexique de la Grande Guerre à l'usage des élèves » : atrocités, fraternisation, haine, vivre et laisser vivre.**

### **Extraits de témoignages de combattants :**

*Dominique Richert est un combattant allemand. Il participe dans les premières semaines aux combats qui se déroulent sur la frontière franco-allemande. Le 26 août 1914, il rapporte l'ordre donné par le général de brigade Stenger et lu à tous les hommes avant l'attaque : « Aujourd'hui on ne fait pas de prisonniers. Les blessés et les prisonniers doivent être abattus. » Il écrit : « La plupart des soldats restèrent abasourdis et sans voix, d'autres au contraire se sont réjouis de cet ordre ignoble contraire aux lois de la guerre. » Lui-même soigne un blessé et conseille, par gestes, à quelques autres Français de faire « semblant d'être morts ».*

*André Kahn est infirmier. Le 2 avril 1915, il écrit, depuis son poste de secours à l'arrière des lignes : « Les Boches n'ont pas tiré. Ils avaient sollicité, paraît-il, un armistice pour enterrer leurs morts qui, depuis plus de quatre mois, pourrissent entre les lignes. Opération nécessaire avant les chaleurs de l'été.*

*Des malades nous arrivent des tranchées qui racontent des choses bien surprenantes. Dans leur compagnie, il y eut une trêve tacite avec les voisins d'en face. Ils montèrent sur les tranchées de côté et d'autre. Ils se parlèrent, s'offrirent cigarettes et tabac... Un officier boche parut qui, en excellent français, donna le conseil aux nôtres de rentrer dans leurs trous parce qu'il pouvait venir quelque officier supérieur qui donnerait l'ordre de tirer sur eux... Quelle sollicitude ! Dans une autre compagnie, les Boches envoyèrent des messages en allemand. J'en ai lu un dont voici à peu près la traduction : « Ami français, nous ne vous en voulons pas. Ne tirez pas sur nous. Nous ne tirerons pas sur vous... Nos seuls ennemis sont les Anglais. Maudite soit l'Angleterre ! »... Qu'est ce que signifient toutes ces simagrées ? En tout cas, il est un fait, c'est que pendant toute la journée du 2 avril, les Boches n'ont pas tiré un coup de canon ou de fusil dans notre secteur. »*

*Le lieutenant Paul Tuffrau témoigne également des rapports qui se nouent entre Français et*

*Allemands lorsque les tranchées ne sont pas très éloignées. Il écrit dans son carnet, le 26 août 1915 : l'ennemi se manifeste : « journaux lancés, boîtes de cigares ; ils essaient de causer : il y en a un surtout, qui parle même l'argot ; une fusée ayant raté, il a crié tout à l'heure : « c'est moche ! » Et de jour, on les voit ostensiblement à leur créneau, à quinze mètres, qui ricanent. Et nos hommes n'osent tirer, crainte de représailles. »*

*Ernest Tucoo-Chala, un artilleur, écrit dans son carnet, le 26 juin 1916 ses impressions à son arrivée dans un nouveau secteur (Vienne-le-château) : il est frappé par le calme qui y règne. Il demande alors des explications aux soldats que lui et ses camarades remplacent : « ils nous ont dit que depuis 3 mois ils n'avaient pas tiré un seul coup de canon et pas reçu le moindre obus. Derrière la tranchée allemande, sur la crête, je m'amuse à regarder les Fritz faire l'exercice. Le capitaine Gobert m'interroge : « n'est-ce pas les Boches qui paradent à gauche du bois ? – Oui mon capitaine, il y a un moment que je me rince l'oeil – Vous ne pouviez pas me le dire, nom de dieu – Et pourquoi ? Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela, les poilus que nous avons relevés nous ont bien avertis que l'arrêt des hostilités était complet dans le secteur. – Eh bien, je vous dis, moi, que cela va changer » Le capitaine ordonne alors un bombardement des positions ennemies qui entraînent aussitôt des tirs allemands.*

*Léopold Noé est un fantassin. Il se souvient de cette histoire, survenue le 21 et 22 décembre 1915 : « Les Allemands et nous, la dernière semaine, tous les matins, sortions de la tranchée pour nous réchauffer quand il faisait un peu de soleil ; l'artillerie avait reçu, de part et d'autre, l'ordre de ne pas tirer sur les tranchées. Les hommes commençaient à fraterniser de part et d'autre ; cinq hommes de notre division allaient rendre visite à l'ennemi et eux venaient chez nous ou échangeaient certaines choses ; mais ils n'étaient pas bien ravitaillés comme nous ; un de notre compagnie y étant allé, quand il est revenu le capitaine l'a fait appeler [...] Il lui a dit qu'il le ferait passer en conseil de guerre ; le type, ayant eu la frousse, est reparti, à moitié soirée, est passé avec l'ennemi et n'est plus revenu ; l'on m'a dit qu'il était porté comme déserteur et que l'on avait affiché sur la porte de sa maison qu'il avait lâchement déserté à l'ennemi et que l'on avait supprimé toutes allocations à sa femme ; cette affiche devait rester sur la porte jusqu'à la fin de la guerre. C'est un soldat de son village qui nous l'a dit. »*